

LA CONDITION DE L'ENSEIGNANT QUÉBÉCOIS

1.

LA SITUATION AU SECONDAIRE

table ronde

NDLR. Nous désirons remercier les participants : Pierre Aubry et Hélène Le Templier de l'École polyvalente Calixa-Lavallée (CECM), Lise Martin et Gilles Lambert de l'École secondaire Pont-Viau (CS Chomedey de Laval), Hélène Briand-Rouette et Daniel Sénécal de l'École polyvalente Vanier (CS Les Écores), Claude Pelletier et Claude Blouin de l'École Polyvalente Évariste-Leblanc (CS Les Écores). Gabriel Aubin animait cette table ronde dont le compte rendu est signé Jeanne Le Roux.

Nous ne prétendons pas avec cette table ronde définir « la condition d'enseignant au secondaire ». Cette discussion a valeur de témoignage, un témoignage empreint des qualités des individus présents autour de la table en cette fin d'après-midi de printemps et des caractéristiques du milieu où ils enseignent. S'y retrouvent sûrement aussi des traits de fond de l'enseignement à ce niveau. Au lecteur de les reconnaître.

Un canevas de discussion leur avait été proposé, comportant des énoncés regroupés sous trois grands thèmes : l'enseignant dans sa classe, l'enseignant dans l'école et l'enseignant dans la société. Tout le temps de la rencontre est passé à commenter les énoncés du premier thème. Mais comme quatre des participants nous ont fait parvenir leurs commentaires sur les énoncés des autres thèmes, le présent article adoptera la même division que le canevas proposé.

L'enseignant dans sa classe

C'est la dimension pédagogique qui occupait la place la plus importante dans la discussion proposée. Ce thème comprenait vingt énoncés qu'on peut regrouper autour de trois points : les élèves, les conditions de l'enseignement, l'enseignement lui-même. Les participants étaient enfin invités à formuler de nouveaux énoncés qui décrivent la situation vécue par l'enseignant dans sa classe.

Les élèves

Qui sont-ils, comment sont-ils ? Mal préparés, plus ouverts, irrespectueux, occupés ailleurs ? Plus ou moins consciemment, les énoncés proposés comparaient les élèves d'aujourd'hui aux élèves d'hier ou à des élèves idéaux. Les participants ont

peu accroché à ces comparaisons sous-jacentes. Pour eux qui travaillent avec les élèves concrets d'aujourd'hui, les élèves sont ce qu'ils sont, ni meilleurs ni pires qu'autrefois, sûrement différents mais eux-mêmes, les enseignants, ne sont-ils pas différents avec leurs élèves de ce qu'ils étaient il y a dix ans ?

Il leur semble que la doléance souvent entendue sur la mauvaise préparation des élèves à un niveau antérieur ne soit pas très sérieuse. Elle n'est pas juste non plus pour toutes les matières et pour tous les niveaux. Ainsi, « en mathématiques en secondaire II, on reçoit maintenant des élèves académiquement mieux préparés que par les années précédentes. » Les questions soulevées par un tel énoncé se situent plutôt au niveau du perfectionnement des professeurs « qui se fait plutôt par le haut » et au niveau de la planification pédagogique entre les niveaux.

Concrètement, les participants déplorent une grande méconnaissance de la clientèle de leurs classes. « On ne connaît pas le niveau de connaissance ou de compétence atteint par les élèves qui nous arrivent. On ne connaît pas les objectifs et les attentes des professeurs du primaire. On n'est pas au courant de la façon dont les élèves ont travaillé avant d'arriver chez nous. »

Toutefois, en constatant combien la planification des notions se révèle difficile entre les classes d'une même école, les participants se disent que la continuité entre les niveaux et les échelons est un idéal assez utopique.

Il est faux aussi de dire que les élèves ne veulent plus travailler. Un film comme *Les enfants des normes* leur paraît excessif et bien loin de leur



PRÉCEPTEUR DES « ROIS FAINÉANTS »

Tout observateur impartial doit reconnaître que le niveau des études se dégrade dangereusement, et ce tout au long de l'échelle (secondaire, cégep, université), car au nom de la rentabilité on y a biaisé la pédagogie. Car que fera un enseignant, face à des jeunes qui vivent dans une société où tout est presque permis, même de ne rien faire à l'école, vu que son attitude à court terme ne lui sera pas défavorablement comptabilisée, car il finira bien par réussir ? Eh bien, il s'adapte à la nouvelle pédagogie contraint et forcé, aux nouvelles méthodes et il atteint, vouloir ou non, la nouvelle frontière !



L'APATHIE VIENT EN ÉTUDIANT

Je suis quelque peu désabusée, et bien qu'ayant vingt ans d'expérience dans l'enseignement, je ne comprends pas bien l'apathie des élèves. Est-ce la société actuelle ? Est-ce le système d'éducation ? Ou simplement moi ? Je n'en sais rien. Bien que n'ayant pas ou peu de droits, les élèves ont énormément de liberté dans leurs choix de cours. Même décrochés (ées), ils (elles) ne sont pas souvent classés(ées) selon leurs propres aptitudes, d'où manque d'intérêt et le reste à l'avenant...

expérience concrète. La motivation des élèves est toujours là et c'est aux enseignants qu'il appartient d'aller la chercher : « c'est le droit de l'étudiant qu'on le motive ». Ils disent aussi avoir changé leur façon d'enseigner pour trouver de nouvelles approches qui vont chercher et motivent les élèves « ...et je trouve plus valorisante la nouvelle façon d'enseigner ». Une façon d'enseigner plus familière, plus réceptive et plus centrée sur l'élève que sur la discipline enseignée. Encore faut-il être très à l'aise avec cette discipline pour prendre cette distance et se centrer sur l'apprenant.

Que les élèves n'étudient pas assez, c'est vrai. Mais ce n'est pas une doléance nouvelle ! Aujourd'hui les élèves sont fort occupés en dehors des heures scolaires. Outre le fait que le peu de réglementation familiale ne les incite pas à étudier chez eux, ils sont inscrits à des activités sportives et socio-culturelles, ils sortent en « gang », flânent dans les centres d'achats, certains travaillent le soir ou la nuit mais ce sont des cas isolés. Et puis il y a la télévision, mais moins omniprésente qu'on pourrait le croire.

L'énoncé selon lequel les élèves ont de la difficulté à passer au conceptuel et à l'abstrait leur paraît décrire plus justement leur situation et soulever un problème plus sérieux. « Ils ont une difficulté effrayante à se concentrer. » « Si ça devient trop sérieux, on les perd. » Certains relient cette question de la concentration à l'intérêt et à la motivation. D'autres se demandent s'il ne faudrait pas chercher plutôt du côté des stades du développement intellectuel. « On ne sait pas exactement ce qu'un élève de 15 ans est capable d'absorber ». « Personnellement, je n'en sais pas plus long aujourd'hui sur l'impact entre ma discipline et les étapes du développement de l'intelligence que lors-

que j'ai commencé à enseigner il y a dix ans. » Cette dimension ne leur semble pas non plus très fouillée par les agents de la planification pédagogique ou ceux du perfectionnement des professeurs.

En conclusion, la grande différence entre les élèves d'aujourd'hui et ceux d'il y a dix ans ou ceux que nous avons été est qu'ils sont plus ouverts. Ils ont eu plus de chance du côté de l'expression ; mais ça ne les prépare pas mieux sur le plan académique et cognitif. « C'est différent, c'est tout. »

Les conditions de l'enseignement

Deux énoncés retiennent surtout l'attention des participants et leur paraissent traduire des problèmes importants : celui des classes surchargées et celui de l'attribution des tâches aux professeurs.

À l'exception des participants de l'école Vanier où le problème ne se pose pas puisqu'il n'y a pas de classe*, on dit que les classes sont effectivement surchargées. « C'est terrible, on a même des élèves « payants » lorsqu'il y a plus de 33 élèves dans une classe. » Cette situation leur paraît une conséquence du dégageant de professeurs pour l'encadrement pédagogique. Les conséquences de cette situation se font sentir de façon continue : fatigue plus grande, plus de difficulté à maintenir l'attention, à faire certains exercices, à donner un support individualisé.

* L'École Vanier de la Commission scolaire Les Écores utilise depuis huit ans un système intégré d'apprentissage individualisé. Chaque élève, dans chacune des matières, doit compléter par lui-même un certain nombre d'unités ou modules. Il peut le faire à son propre rythme et se présenter à l'évaluation quand il se sent prêt. Il est aidé dans sa démarche par un tuteur, en plus des professeurs spécialistes de la matière qui assurent une permanence au local consacré à l'une ou l'autre des disciplines.

L'attribution des tâches aux professeurs pose de graves problèmes, à Montréal surtout. La baisse de la clientèle scolaire et les règles de l'ancienneté ont souvent pour conséquence des situations aberrantes pour les professeurs. On nous cite des cas difficiles de professeurs qui enseignent à de nombreux groupes dans des matières différentes, d'autres qui enseignent des disciplines fort éloignées de leur formation initiale. « On ne peut pas être bon en tout. » « La capacité d'adaptation des gens a des limites. » « Tout le monde se déplace tout le temps. »

En plus du malaise à enseigner dans ce pourquoi on est mal préparé, ce déplacement continu des enseignants mine les énergies et décourage l'investissement à long terme dans une matière ou une discipline. Il apparaît aux participants comme le plus grave problème actuel des conditions de l'enseignement.

Pour le reste, on peut toujours s'arranger avec la fixité des horaires, avec le peu de possibilité pour être disponible aux élèves en dehors des heures de cours, avec les budgets restreints pour les documents de consultation et même avec la concentration de la population scolaire. « Chez nous, il y a 3 500 personnes qui bougent pendant la période de battement. Pas de problème ; on ne s'en rend pas compte. La nature s'adapte, je suppose. » Mais à quel prix ? On sait peu de chose sur la fatigue nerveuse qui résulte de cette situation. « Le silence devient assourdissant. »

L'enseignement

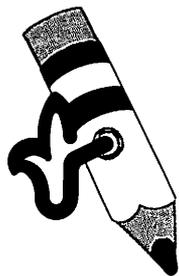
Pour ce qui est des énoncés concernant l'enseignement lui-même, les commentaires sont nuancés et reflètent une satisfaction relative.

Les participants ont une réaction partagée face à la rigidité croissante des programmes. « C'est intéressant de travailler avec des objectifs plus précis. » Toutefois, on manifeste de l'inquiétude face à un certain rétrécissement de la tâche de l'enseignant. « De plus en plus on nous fait pa-ta-guer dans le directif, le programmé. » « Le fait que les programmes soient plus détaillés permet aussi d'évaluer les profs tout en les déchargeant. »

La normalisation des notes par le Ministère constitue aussi, dans un sens, un rétrécissement de leur tâche. « Ça nous coupe d'une partie importante de notre travail et d'une façon occulte. » Un des participants trouve toutefois que la méthode de normalisation du Ministère est intéressante et rend justice aux élèves. Une autre enfin estime qu'il serait possible, comme cela se fait dans l'expérience de l'école Vanier, de rapatrier localement une partie plus importante de l'évaluation. Ce qui impliquerait, bien sûr, que l'élève soit évalué plus souvent ; serait-ce vraiment mieux ?

Les contacts entre les professeurs peuvent être une bonne source de stimulation dans le travail. Tout dépend si l'école favorise ces contacts et fait en sorte de libérer des journées ou des heures pour des rencontres de matière, de département ou de groupes de professeurs attachés à une clientèle. Le travail d'équipe peut être de grand secours dans la conjoncture de roulement du personnel. Une équipe-matière stable peut alors apporter de l'aide au nouveau professeur, ou maintenir des exigences de qualité ou d'innovation.

Il reste que « le professeur est et a toujours été individualiste ». Mais plusieurs participants apportent des exemples de collaboration et de situations où le soutien des équipes auxquelles ils appartiennent a été bénéfique.



PIERRE QUI ROULE N'AMASSE PAS MOUSSE

Demandez à un individu qui a mis le temps, l'effort, l'argent pour se spécialiser dans une discipline pour assurer un enseignement valable dans lequel il a cru, demandez à cet individu de changer à *tous les dix mois* de clientèle, de voie, de niveau et de matière (quand ce n'est pas d'école) et vous trouverez un quelqu'un qui a perdu le sens de continuité, de permanence, d'efficacité; vous trouverez quelqu'un qui a perdu au fil des ans l'enthousiasme qui devrait sous-tendre toute activité professionnelle choisie au préalable par goût et intérêt. Et cet individu pourrait vous dire qu'être enseignant aujourd'hui c'est d'avoir assez d'ancienneté pour se croire indispensable ou pas assez pour l'être. Et les deux génèrent l'incompétence, croulent sous un amas de normes et perdent le goût d'être utile à quelque chose.



AU SECTEUR PRIVÉ : UN PETIT QUELQUE CHOSE DE PLUS

Sans vouloir jouer les pharisiens, je crois qu'il serait honnête de dire que nous jouissons d'un préjugé favorable auprès des gens qui nous connaissent car : 1° : ils ne sont pas sans savoir que nous avons plusieurs élèves par classe ; 2° : nous ne faisons jamais la grève puisque nous ne sommes pas syndiqués, ce qui sécurise énormément les parents de nos jeunes ; 3° : comme nous voulons garder notre emploi, nous travaillons sans trop compter nos heures. Comme disait une compagnie de location d'autos : « We try harder ». D'où la sympathie des parents.

Ce ne sont pas tous les professeurs qui remettent leur enseignement en question mais beaucoup le font. Il existe des freins à la remise en question : la menace de la mise en disponibilité, la fatigue de l'innovation, la valorisation personnelle cherchée à l'extérieur du métier, le vieillissement, la stabilité, la sécurité d'emploi.

Mais la remise en question de l'enseignement a aussi ses stimulants : le travail d'équipe, le perfectionnement ... et les mauvais résultats obtenus par les élèves. « Quand la majorité des élèves ont de mauvaises notes, ça t'amène à essayer d'enseigner autrement. »

Au bout du compte, « c'est l'élève qui constitue le plus grand facteur de motivation et de ressourcement ». « L'enseignement est un prétexte », prétexte à une relation entre l'enseignant et l'élève. C'est dans cette relation que se situent l'intérêt, la stimulation, la motivation et la valorisation d'enseigner.

Nouveaux énoncés

Les participants ont apporté trois énoncés nouveaux par rapport au thème de l'enseignant dans sa classe.

Les professeurs devraient être davantage consultés et utilisés dans la définition des nouveaux programmes.

Le vieillissement du personnel accentue la difficulté des relations entre professeurs et adolescents. Ce vieillissement est également ressenti au niveau du personnel où le sang neuf, le souffle, les idées de changement sont beaucoup apportés par les plus jeunes.

La situation et l'image du secteur professionnel, qui sert de déversoir pour les élèves les moins bons, ne reflète pas la situation de la vraie vie où on s'attend à beaucoup de compétence, d'efficacité et d'amour de son travail de la part de son plombier, de son électricien ou de son mécanicien.

L'enseignant dans l'école

Ce thème comportait six énoncés touchant les conditions physiques, le support pédagogique, la participation à l'établissement des priorités de l'école et les relations avec les parents.

C'est le support pédagogique, ou plutôt son absence, qui a suscité les commentaires les plus vifs et les plus unanimes. « L'animation pédagogique est presque inexistante » ou alors, lorsque « l'aide existe », le recours n'y est pas favorisé ni facilité : aussi « peu d'enseignants s'en servent et seulement dans les cas d'extrême gravité ».

Pour ce qui est de « soutenir les tâtonnements pédagogiques » des professeurs qui désirent renouveler leur enseignement ou d'apporter du support à ceux qui sont aux prises avec des changements de champs d'enseignement, les services proposés sont jugés nettement insuffisants. « La fonction de support n'est pas une des priorités des administrateurs scolaires » plus occupés à « contrôler et rendre des comptes ». « Au niveau des services pédagogiques de la commission scolaire, les conseillers pédagogiques s'occupent beaucoup d'administration et peu de pédagogie. À l'école, les membres de la direction souffrent du même mal. »

Il ressort aussi que les professeurs n'ont pas l'impression d'avoir grand-chose à dire dans l'établissement des priorités de l'école, ce qui entraîne la

démobilisation de certains : « beaucoup de professeurs l'ont compris et ne font plus rien pour faire valoir leur point de vue ». De toute façon, les comités mis sur pied pour recueillir ces points de vue ne sont que consultatifs. Par ailleurs, certains nous disent que les directions d'école se montrent soucieuses de ne pas aller à l'encontre des avis exprimés. « Un bel exemple de ceci : les professeurs ont refusé de faire partie du comité consultatif prévu dans le cadre de la loi 71. Après un sondage effectué par la Direction, le projet est mis en veilleuse pour quelque temps. »

Ça ne donne pas plus de pouvoir réel aux enseignants dans l'école, mais ça respecte leurs résistances... qui sont, au bout du compte, une forme de pouvoir.

L'aménagement des salles de travail, des bureaux, paraît varier sensiblement d'une école à l'autre. Ici, on estime que même si on doit « partager des salles de travail, il y a suffisamment d'espace pour cohabiter et bien travailler ». Ailleurs, à quarante bureaux dans la même salle, « il est impossible de travailler intellectuellement ». Impossible aussi de « rencontrer les élèves en particulier », ce qui rend difficile toute démarche de tutorat ou de suivi personnel des élèves.

Ce qui ne favorise pas non plus le fait que l'enseignant se sente bien et chez lui à l'école. Il y a bien sûr des salles de repos, adoptées par certains groupes de professeurs qui s'y sentent particulièrement à l'aise. Mais cette adoption ou cette appropriation n'apparaît pas susceptible de favoriser une véritable identification à l'école. Pour certains, « cette identification n'est pas nécessaire. Elle peut cependant être utile ». De toute façon, elle serait davantage à rechercher du côté de la définition d'un

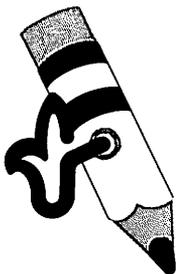
projet éducatif commun à l'institution. Au cours de la discussion sur le thème de l'enseignant dans sa classe, cette question du projet éducatif était apparue comme susceptible d'orienter les énergies et de réaliser des cohésions à l'intérieur de l'école.

Il ne semble pas que ce soit l'action des parents qui limite l'action ou le pouvoir de l'enseignant dans l'école. « Je n'ai pas vu de cas où l'action des parents ait pu limiter le professeur dans l'exercice de sa profession ».

Il n'en reste pas moins, comme il est dit ailleurs, que les valeurs de la famille et celles de l'école et des professeurs ne sont pas toujours les mêmes, ce qui peut engendrer des conflits. Est-ce dans cette perspective, ou plutôt dans celle des contenus d'enseignement et des approches pédagogiques, que certains participants tiennent à affirmer la primauté fonctionnelle des enseignants en ce qui a trait à l'éducation ? « Les enseignants sont les spécialistes de l'éducation. Sans être absents, les parents doivent demeurer dans l'ombre ».

Pour clore ce chapitre, les participants ont formulé des énoncés nouveaux qui expriment bien que l'école n'est pas faite pour les professeurs et que l'organisation de l'école démontre peu d'attention pour eux. « Les services offerts à la commission scolaire sont souvent trop rigides et la souplesse qu'ils peuvent se permettre est plus souvent orientée en fonction des cadres qu'en fonction des professeurs. »

L'autre commentaire est plus global mais tout aussi critique : « Les professeurs sont le moteur du système d'éducation mais on n'en huile pas souvent les rouages. »



JE RETOURNE À L'UNIVERSITÉ : EN MÉDECINE

Je me suis inscrit à l'université Laval cette année, pour retourner étudier en médecine. Ça fait 3 ans que j'enseigne. J'en suis arrivé à la conclusion qu'il n'y a rien à faire. Le système ne nous permet pas de faire le strict (sic) nécessaire. Les jeunes (Sec. I et II) ne sont pas motivés, tout le monde traite les profs comme des minables.

L'enseignant dans la société

Les participants n'ont pas l'impression que les enseignants constituent un groupe reconnu et valorisé par la société. « Le statut que nous avons par rapport aux autres professions ne nous rend pas justice par ignorance ou par préjugé. Peu de personnes s'interrogent sur notre participation à la formation de l'être humain. La société n'y voit que le cadre dans lequel nous fonctionnons et encore n'en voit que la surface... »

Un autre groupe de participants avance un commentaire explicatif à cette non-reconnaissance de l'opinion publique : « La position de la CEQ, ne nous a pas aidés en ce sens. Nos études universitaires ne nous permettent même pas d'être reconnus comme professionnels. Essayer d'obtenir des conditions de travail de professionnels lorsqu'on est qualifié de *travailleur de l'enseignement* est une utopie. »

Les enseignants ont souvent l'impression d'être la cible des critiques et qu'on leur reproche leurs vacances et leurs conditions de travail. Pour eux, ces conditions sont satisfaisantes, mais pas dorées. « Nos conditions de travail... sont assez souples. Le salaire est décent, les vacances nécessaires et l'horaire encore surchargé pour les professeurs qui vivent les situations aberrantes des changements de champ. » ... « Vivre tous les jours une multitude de relations humaines avec de jeunes adolescents, c'est épuisant. Les vacances (qu'on nous reproche souvent) sont l'occasion de refaire le plein physiquement et psychologiquement, sans compter que beaucoup de professeurs en profitent pour se perfectionner. »

Selon les participants, il ne semble pas non plus que les enseignants aient conscience, comme groupe, d'avoir du pouvoir dans la société. À un énoncé qui suggérait que les enseignants détiennent « un leadership évident sur la scène politique », les uns répondent « faux » alors que les autres éludent le contenu de pouvoir de l'énoncé en commentant :

« Les profs sont sûrement aussi politisés que les membres des autres professions libérales. » La politisation apparaît ici comme une connaissance ou une compétence individuelle et non comme l'exercice collectif d'une influence ou d'un pouvoir.

Ils n'ont pas davantage l'impression de bâtir la société future ou que la société leur donne ce rôle. « L'opinion publique semble l'ignorer, les programmes d'enseignement ne pas en tenir compte et les professeurs ne pas en être conscients. » « Nous avons conscience d'être à la remorque d'une société » et non d'en bâtir une autre.

Conclusion

Ce qui me frappe dans les commentaires formulés par les participants à cette table ronde, c'est l'écart entre la stimulation, la satisfaction et la valorisation que l'enseignant du secondaire peut trouver dans sa classe et ce qu'il trouve dans la société et dans l'organisation scolaire.

Le portrait qu'ils tracent des conditions de leur travail n'est pas très réjouissant : « climat détérioré, sentiment d'inutilité, fatigue, inertie du système, changements qui ne mènent à rien. »

Ce qui continue de faire l'intérêt de l'enseignement se situe dans l'autonomie que le professeur garde dans sa classe et dans la stimulation de sa relation avec l'élève. Innover pédagogiquement, produire du matériel didactique, donner un bon cours demeurent des objectifs stimulants. Et puis, ... « il reste toujours quelques élèves pour ressusciter l'âme d'un prof. et c'est souvent pour ces quelques individus que la tâche demeure valorisante.

La relation professeur-élève demeure la grande affaire : éveiller l'intérêt, susciter la motivation, soutenir les efforts, être attentif au développement des adolescents et y aider, voilà ce qui constitue proprement le travail du pédagogue, voilà où il trouve stimulation et valorisation.